



LE CERF-VOLANT

Qu'il s'envole
Mon charmant
Et frivole
Cerf-volant,
Que l'haleine
Du zéphyr
Fait sans peine
Tressaillir !

Dans l'espace,
Ou gaiment
L'oiseau passe
En chantant,
Il s'élève
Plus léger
Que le rêve
Mensonger.

Sur la plage
On vient voir
Son image
Se mouvoir
Dans l'eau pure
Du grand lac
Qui murmure
Sous le bac.

Plus charmante
Que les fleurs
Et riante
Quoiqu'en pleurs,
Cette aurore
De ses feux
Le décore
Dans les cieux.

Oh ! qu'il vole
Mon charmant
Et frivole
Cerf-volant,
Que l'haleine
Du zéphyr
Fait sans peine
Tressaillir !

ALBERT FERLAND.

P A P A



GEORGES Caillavet était un enfant riche, ce qui n'est jamais désobligeant... Mais, par surcroît, il avait du cœur, ce qui n'est pas aussi commun, quoiqu'on en dise.

Les parents de Marguerite Oudeaux ne possédaient pas de fortune.

Aucun lien de parenté entre Marguerite et Georges. Ils étaient voisins, voilà tout.

Mais ne vous hâtez pas, lecteur, de finir vous-même mon histoire. Je vous assure d'avance que ce n'est pas ça. Et la preuve, c'est que l'une avait trois ans et l'autre quinze. Vous voyez bien.

Le malheur et la mort, quand ils viennent frapper à une porte, n'ont point souci de la richesse ou de la misère. C'est dedans les coups du destin seulement qu'existe la véritable égalité... et encore il y aurait à glosier longuement sur ce sujet essentiellement philosophique.

Mais nous avons autre chose à faire, vous et moi.

Sachez donc que vers le même temps, Georges et sa petite amie devinrent orphelins. Ah ! ce fut vite fait. Il ne fallut pas plus de quinze jours pour que le premier perdit son père et sa mère. Le malheureux enfant faillit en mourir aussi... Mais sa robuste nature et la jeunesse triomphèrent de son désespoir.

Quelques semaines plus tard, Marguerite restait seule au monde. Jusque-là, Georges ne la connaissait peut-être pas. A coup sûr, il ne l'avait point remarquée. Mais il apprit par des servantes qu'on ne savait que faire d'elle. Il était question d'hospice, d'enfants assistés, de choses qui produisirent une impression cruelle sur l'esprit de Georges.

— Mon oncle, dit-il à son tuteur qui se trouvait être un digne homme, est-ce que je suis assez riche pour avoir une petite sœur ?

— Oui, pourquoi ?

— Parce que je voudrais adopter Marguerite.

— Mais tu ne l'as jamais vue ?

— Est-ce que ça l'empêche d'être bien malheureuse ? répondit Georges.

— Mais, mon ami, il y a des lois sur cette matière.

— Qui autorisent les orphelins à mourir de misère. Eh bien, mon oncle, recueillons-la d'abord, nous verrons ensuite ce que disent les lois.

L'oncle sourit et céda. On alla chercher Marguerite. La pauvre enfant, tant bien que mal habillée de noir par des voisines préoccupées du décorum, fit son entrée chez Georges en ouvrant de grands yeux étonnés et n'avançant qu'avec des mouvements d'admiration défiante.

Elle était divine d'ailleurs. C'était le type de ces gamines délicieuses que Grévin dessine en quatre ou cinq coups de crayon. Ronde, toute pleine de fossettes, les cheveux en broussailles, mais merveilleusement plantés, un petit nez audacieux, des yeux où éclataient l'innocence et la bonté. Voilà en quelques mots sa silhouette exquise.

— Marguerite, lui dit Georges, veux-tu être ma petite amie ?

L'enfant regarda celui qui l'interrogeait avec une curiosité pas du tout embarrassée et lui dit :

— Alors, c'est toi qu'on m'a dit que tu vas être mon papa.

L'adolescent eut un sursaut de joie dans la poitrine...

— Oui, dit-il, c'est moi.

Et prenant la fillette dans ses bras, il lui planta sur les joues deux gros baisers retentissants qui firent rire Marguerite tout en la surprenant un peu.

— On ne t'embrassait pas ? lui demanda Georges.

— Si, quelquefois.

— Pauvre enfant !

— Dis donc papa. Tu veux me donner une tartine, dis ?

— Je crois bien, répondit Georges en riant. A quoi la veux-tu ? au beurre, aux confitures, à la crème ?

— Je la veux à tout, répondit Marguerite.

* *

— Ah ! elle peut se vanter d'avoir pris un bon numéro à la loterie, disaient les commères du quartier quand plus tard elles voyaient Marguerite grande et toujours adorable, s'en aller à la promenade ou à l'église soit avec Georges qui lui donnait la main, soit avec une institutrice.

En vérité, il n'y avait pas de plus heureuse enfant. D'autre part, il n'était pas de plus heureux père, car, par une chance sans égale, la fillette méritait la fortune qui lui était échue.

Et, de plus, elle se faisait chaque jour plus belle, plus gracieuse, plus aimante, toutes choses qu'on aurait crues impossibles.

C'est ainsi que Georges devint un homme et qu'elle même devint une jeune fille. Toujours en contact avec l'inépuisable indulgence de son "papa," Marguerite avait grandi dans une sorte de liberté décente, grâce à laquelle ses qualités premières de petite fille que rien ne troublait s'étaient développées au point d'en faire la parfaite demoiselle du monde.

Et un beau jour, il arriva qu'elle eut dix-huit ans, de même que son "papa" atteignit sa trentième année. Pour elle alors, les choses se passèrent comme pour une fille de famille : au cours de l'hiver, elle alla pour la première fois dans le monde.

Son histoire, sa situation singulière, sa beauté, son caractère loyal et ferme attirèrent l'attention. Et tout le monde la gâta comme Georges l'avait gâtée. Les jeunes gens eux-mêmes, par une faveur du ciel, ne s'enquirent point si elle serait riche et plus d'un laissa voir qu'il serait heureux de l'épouser.

Décidément, elle pouvait se vanter d'avoir pris un bon numéro à la loterie.

* *

Mais voilà que Georges, en la voyant courtisée, fêtée, la regarda un soir, dans un bal dont elle était la petite reine et la trouva merveilleusement jolie, plus jolie qu'il ne le croyait.

Jusqu'à ce jour, le jeune homme n'avait pas senti battre son cœur. Il était resté "papa" et

rien de plus. D'ailleurs, Marguerite l'appelait toujours ainsi et gardait avec lui cette familiarité tendre et aisée à laquelle de nos jours tant de jeunes personnes sont habituées.

En sorte que Georges, intimidé par cette confiance et cet abandon, ne vit pas sans effroi naître en lui le sentiment qui ressemblait furieusement à une passion dont il ne serait pas le maître.

Et puis cette position de père qu'il avait prise depuis si longtemps le gênait.

— Quelle folie ! pensa-t-il tout d'abord quand il se sentit pris. Marguerite est ma fille, ma fille seulement. Je n'ai pas le droit de l'aimer. Il me semble que ce serait mal.

On sait ce que valent les plus beaux raisonnements quand l'amour s'empare d'un cœur. Dès ce moment, Georges, qui croyait si bien connaître sa "fille," découvrit en elle, chaque jour, à chaque heure, à toute minute, des vertus, des charmes, des beautés qu'il ne soupçonnait pas quelque temps auparavant.

— Elle est exquise, disait-il, et je ne suis pas digne d'elle.

La jeune fille, d'ailleurs, ne s'apercevait de rien. Elle restait libre avec Georges, l'interrogeant, lui faisant part de ses idées, de ses sentiments et le troublant à tout propos par des paroles qui n'auraient eu aucune importance dans toute autre situation.

Georges devenait donc fou d'amour. Il ne pouvait plus y tenir. Il fallait qu'il se déclarât ou qu'il mourût. Du moins, c'est ce qu'il pensait. Un jour, au lendemain d'un bal, il trouva Marguerite plus sérieuse et peut-être un peu inquiète, il lui demanda sennellement un instant d'entretien.

Marguerite eut un sourire et le pria de parler. Georges sans préambule :

— Te voilà femme, ma chère enfant, dit-il, est-ce que tu as songé à te marier ?

— Oh ! papa, que tu es bon ! répondit elle.

— Pourquoi me dis-tu cela ? demanda Georges tremblant.

— Pourquoi ? Mais parce que depuis douze ans je n'ai jamais attendu la réalisation d'un désir. Tu es toujours allé au-devant de mes souhaits. Papa, papa, est-ce que vous ne seriez pas un peu le bon Dieu ?

Et avec ce sans-façon dont elle ne s'était jamais départie elle lui sauta au cou.

Georges sentit s'écrouler quelque chose en lui. Il est clair que si Marguerite l'avait aimé elle n'aurait pas eu cet élan de tendresse filiale.

Pâle comme un cadavre, il demanda :

— Tu aimes donc quelqu'un ?

Marguerite, sans s'apercevoir que "papa" avait les mains tremblantes, les yeux humides, la voix éteinte, car elle était un peu confuse de faire ce premier aveu :

— Oui, dit-elle en baissant et en levant alternativement son regard sur Georges.

— Ah ! murmura celui-ci en dissimulant à peine l'effort qu'il faisait pour ne pas chanceler.

— Et lui ?...

— Eh bien ! papa ?

— Il t'aime ?

— Je ne sais pas... mais je le crois...

— Il te l'a dit ?...

— Ah ! papa ! il n'oserait pas, je pense. D'ailleurs s'il me le disait sans ta permission, je ne l'aimerais plus.

Il y eut un silence. Georges cherchait ses phrases. Dans les réponses de Marguerite, il y avait un mot qui commençait à l'exaspérer, quoiqu'il y fût bien habitué. C'était ce "papa" qui revenait si souvent comme un refrain cruel et railleur. Sa préoccupation était de lui adresser des questions qui n'amenassent point ce fatal "papa."

— Marguerite, dit-il, ne te trompes-tu pas ? A ton âge on prend souvent pour de l'amour une inclination sans racine.

— Va, ne crains pas cela. Je suis sûre de mon cœur.

— Alors tu l'aimes de toute ton âme ?

— Je l'aime au point de préférer un couvent à tout autre homme, répondit Marguerite avec une sorte de solennité qui fit tressaillir Georges.

— C'est bien, dit-il son nom ?

— Comme tu me demandes cela.